

folio
POLICIER



**RICHARD
MORGIÈVE**

Le Cherokee

FOLIO POLICIER

Richard Morgiève

Le Cherokee

Gallimard

Cet ouvrage a précédemment paru
aux Éditions Joëlle Losfeld.

© Éditions Gallimard, 2019.

*Couverture : Photo © Nevin Ittikunnath Xavier / EyeEm /
Getty Images (détail).*

Né en 1950, Richard Morgiève publie son premier roman à trente ans. Il est alors remarqué par Jean-Patrick Manchette et Michel Lebrun. Quatre autres romans policiers suivront, puis un premier roman de littérature générale, *Des femmes et des boulons*. Il a depuis publié une vingtaine de romans, parmi lesquels *Un petit homme de dos*, *Vertig*, lauréat du prix Wepler en 2005, et *Les hommes*, lauréat du prix Printemps du roman en 2018. Il a également écrit des pièces de théâtre et des scénarios pour le cinéma et la télévision.

À Marie Chaix

« C'est comme le gars qu'a le hoquet et qui achète un lion pour lui faire passer... Y a de drôles d'histoires, j'vous jure. »

Double mystère

26 septembre 1954

La nuit était blanche jusqu'au ciel, c'était la première neige, le début de l'automne. Corey rentrait à Panguitch, chef-lieu du comté de Garfield, mille âmes à peu près vivantes et pas mal de fantômes. Les montagnes lointaines et une forêt sans fin fermaient l'horizon à gauche – et devant, derrière, à droite, le plateau se répandait comme un type qui aurait bu sans soif. Un désert à deux mille mètres d'altitude. Il y avait si peu de citoyens dans le comté de Garfield qu'il n'y avait pas de crimes, parfois un bonhomme se suicidait. Toujours d'une balle dans la tête et toujours avec du gros calibre si bien qu'on les enterrait sans tête.

La radio a grésillé, c'était le standard de la police de Provo – à deux cents miles de là. Panguitch ne pouvait pas se payer de standard de nuit, seulement un shérif au rabais dans sa jeep Willys en provenance des stocks de l'armée. Le comté fourmillait de pistes la plupart impraticables à des véhicules normaux. Corey a pris l'appel radio. Jessie lui a dit que Lars Andersson venait d'appeler pour signaler une soucoupe volante.

C'était l'ancien maire de Panguitch, il ne buvait pas, ne fumait pas. Pas le genre à avoir des hallucinations. C'était la troisième fois de la soirée que Jessie rapportait à Corey qu'un ovni avait été aperçu : lumière rouge, puis verte, intense. Apparition d'une forme dans le ciel, à basse altitude, pas de bruit, odeur bizarre... Disparition instantanée du truc, chiens qui aboient les oreilles aplaties, canaris en transe, radios qui s'éteignent... Tous les témoignages concordent.

— C'est quoi cette maladie qu'ils ont avec les Martiens? a grommelé Jessie. Ils en voient, ils en voient... ils voient que ça!

— Ils forniquent pas assez, a répondu Corey, comme moi.

Jessie s'est marré et a dit qu'il y avait cent millions de cocos avec des bombes atomiques et on leur signalait des Martiens sur des balais-brosses lumineux. Depuis que *Little Boy* et *Fat Man* avaient dressé leurs glands monstrueux au-dessus d'Hiroshima et de Nagasaki, les Martiens avaient rappliqué, comme si c'était lié. L'année dernière, la police avait recensé près de vingt-trois mille déclarations d'apparitions d'ovnis. Peut-être qu'ils étaient venus en masse fêter la fin de la guerre de Corée? Va savoir avec les Martiens les idées qu'ils pouvaient avoir.

Une lueur rose frangée de rouge a coloré le ciel et la neige tandis qu'un double bang lointain ébranlait la baraque. Un satané pilote de l'US Air Force (USAF) qui avait démoli le mur du son en balançant de la grenadine par-dessus bord. Corey a consulté sa montre, c'était vingt-deux heures cinquante-sept minutes et sept secondes... Et il n'était pas au lit avec une tisane

et le *Reader's Digest* pour s'endormir. «La chance, ce n'était pas pour tout le monde», disait Perry, un type bien sur toutes les faces, avec un rire communicatif et un tout petit gosse qui venait de naître. Il s'était fait égorger de nuit, Perry, là-bas dans le Pacifique, quand on jouait à la guerre avec les Bridés – combien de morts des deux côtés ? Et on avait gagné quoi ?

Corey s'est garé et est sorti de la jeep équipée d'une longue antenne, il a inspecté le ciel et le reste. Tout semblait normal si tant est que ce qu'il voyait l'était – et que c'était normal de voir avec des yeux et non pas avec des tentacules ou des parapluies. Tout était OK, RAS, comme disaient les bidasses, mais rien ne l'était, rien du tout. Corey était du genre plutôt grand, maigre, et à cette heure il avait des yeux plutôt blancs – carrément bizarres, blancs, ou rétrécis et noirs. Un regard de boa qui aurait marché debout. Ça ne mettait pas à l'aise ceux qui le fréquentaient. Il était vêtu d'un pantalon marron, d'une chemise en laine dans les bruns et d'un vieux blouson en cuir à col de fourrure, avec l'étoile de shérif piquée sur le cœur comme si c'était un papillon. Les gens du coin n'aimaient pas spécialement l'uniforme et lui non plus. Pour dire vrai, il ressemblait plus à un fermier qu'à un poulet. Les cheveux assez longs et striés de blanc rajoutaient à la confusion. Toutefois la large cicatrice sur son visage de totem taillé dans du bois à matraque amenait à réfléchir sur sa vraie personnalité.

Il s'est soulagé au bord de la piste en se sentant plus ou moins philosophe comme chaque fois qu'il pissait la nuit – pisser devait le rendre intelligent. Il

a allumé une Lucky pour profiter de ses jambes, du vent froid, des étoiles blêmes et de ce quelque chose qu'il ne savait pas nommer. Ce mystère qui faisait que les hommes méchants et bêtes croyaient pourtant aux petites fleurs et aux anges... Pas tous quand même.

Il allait remonter dans la jeep, lorsqu'un éclat de lumière l'a titillé, son côté vieux garçon. Tout devait être à sa place au royaume des apparences. Et cet éclat de lumière, il faisait quoi par ici ?

Corey est revenu en arrière sur la piste, jusqu'au croisement avec une autre quasiment invisible qui conduisait à un cimetière oublié – signalé par deux arbres hauts de plus de quarante mètres. Il s'est arrêté à côté d'un pieu, qui portait un panneau taillé en flèche et usé par les années. Jadis on aurait assurément lu un nom gravé dans le bois. Pas de traces dans la neige, mais elle était tombée il y a de cela une heure, une fine couche. Il s'est accroupi sur le côté droit de l'embranchement, à côté du pieu, et a balayé délicatement la neige avec le tranchant de sa main droite. Il a parachevé le boulot en soufflant : l'empreinte du pneumatique est apparue, nette – un Firestone peu usé.

Corey s'est redressé et a décidé d'aller voir ça de plus près. Il avançait sans bruit. C'était un homme qu'on n'entendait pas arriver. Il a distingué l'arrière de la bagnole, une Hudson Sedan verte – il s'est approché. Elle était garée sous les arbres. Des pins jaunes aux troncs énormes qui avaient presque enseveli une ruine. Ils devaient avoir l'âge de Shakespeare

et s'en battaient les flancs de ce qui se passait dans le poulailler, à leurs pieds.

Corey n'a plus bougé et devait respirer, si ça se trouvait. C'était son côté setter. Il reniflait à distance la proie, la photographiait sans s'en rendre compte, sortait une fiche vierge et commençait à la remplir. Rien ne lui échappait et ce n'était pas volontaire.

Corey a tourné autour de la Sedan immatriculée au Nouveau-Mexique. Elle était bien entretenue, pouvait appartenir à un représentant, en machines à coudre... Un type qui ne voyait pas forcément venir le futur, la fermeture d'Hudson, par exemple. Le problème, c'était qu'un type comme ça ne se fourvoyait pas dans un coin comme ça – ne tombait pas en panne d'essence et ne sortait pas de la piste pour arriver sous cet arbre dans un dernier soubresaut. Un type comme ça serait resté sur la piste pour être vu, secouru. Un type comme ça croyait au père Noël. Et l'enquêteur devait appliquer scrupuleusement la première règle : dissocier l'apparence des faits de la probabilité qu'ils aient pu se dérouler comme on aurait bien voulu. Donc celui qui avait garé la bagnole ici n'était pas un représentant en machines à coudre, ni en mode de Paris.

La règle d'or d'un enquêteur, c'était de ne pas prendre les triangles rectangles pour des guitares. Aucun homme ne tenait en quelques lignes d'une quelconque page. La vie était bien plus compliquée que les hommes blancs voulaient bien le dire. Le monde n'était pas ce qu'on disait qu'il était. On avait voulu

le faire tenir avec les lois physiques – dites physiques. C'était bidon. Les lignes droites n'existaient que sur les feuilles de papier. Il n'y avait pas de ligne droite dans l'espace – le hasard était le tout. Pour autant, s'il n'y avait pas de lois physiques du hasard, il y avait des lois qui réglementaient l'enquête criminelle. Une d'entre elles : ne pas mettre ses gros doigts n'importe où, ça laissait des traces. Corey a déplié le mouchoir qu'il avait sur lui et l'a utilisé pour manœuvrer la poignée de la portière conducteur qui s'est ouverte. L'habitacle était vide – Corey s'est assis derrière le volant. Pas de mégots dans le cendrier, rien dans la boîte à gants, rien derrière le pare-soleil... Et les clefs pour inviter à démarrer. Ça ne tournait pas rond. Corey a mis le contact, la jauge d'essence était à zéro. Le seul point solide, pour l'heure : plus d'essence, impossibilité de continuer la route.

Corey a attendu et a senti le parfum, une trace ténue, un parfum raffiné, forcément français. Une poupée de luxe n'avait rien à faire à l'arrière de cette Hudson 1950, car elle avait voyagé à l'arrière, l'odeur venait de là. Corey a regardé dans le rétroviseur. Il ne l'a pas vue et s'est senti mal, envie de vomir. Il est sorti et a ouvert la portière arrière. La fille n'était pas là mais elle avait été là. Il a refermé la portière et a ouvert le coffre qui était vide.

Il a fait quelques pas et contemplé les tombes – les pauvres bougres coincés là devaient trouver le temps long. L'espace était si grand, si fait de vie et de mort, d'abstractions inimaginables, que Corey ne pouvait pas être seul. Il fallait quelqu'un d'autre, au moins

pour le regarder douter. Il s'est retourné lentement... Il devait être tout petit, ce gars-là – carrément invisible.

Il est revenu vers sa jeep carrossée et repeinte en bleu avec une étoile blanche sur la portière conducteur. La carrosserie, c'était pour la neige et le froid – autant dire que c'était indispensable dans le coin. Comme ça lui arrivait trop souvent, Corey s'est souvenu de ses parents morts. Un souvenir comme un film de trois secondes – éclairés par la torche qu'il tenait, tous les deux dans le lit trempé de sang.

Il a pivoté vers le zinc qui a surgi à cent mètres, trois étages au-dessus du sol, un chasseur Sabre, sans lumière, réacteur coupé, noirâtre – odeur de brûlé, d'essence. Autre odeur bizarre, chaleur.

Corey s'est jeté à terre instinctivement. Le Sabre est passé au-dessus de lui dans un souffle violent. Corey a relevé la tête pour le voir filer sans bruit, le train d'atterrissage sorti.

Vingt-trois heures dix-neuf minutes et trente-quatre secondes.

Corey a sauté dans sa jeep et démarré sec. Il n'a pas mis sa sirène, ç'aurait juste servi à lui faire croire qu'il n'était pas seul. La jeep plafonnait à cinquante miles à l'heure et à cette vitesse elle vibrait de partout comme si elle avait une crise de palu. Le Sabre a fini par toucher terre, rebondi, oscillé puis s'est mis à rouler en cahotant et en perdant de la vitesse.

Corey a stoppé à sa hauteur, bord à bord. Une course de pas loin d'un mile. Il avait du mal à réunir ses idées. Il a lâché le volant et a soulevé son chapeau réglementaire posé sur le siège passager, découvrant le Colt .38 Special dans son étui. Il a reposé le chapeau et s'est décidé à sortir. Le Sabre refroidissait en cliquetant, ç'aurait pu être banal... Ça ne l'était pas. Le pilote ne donnait pas signe de vie. Corey a touché l'aile. Elle était chaude et ses doigts étaient maintenant tachés de suie.

Il s'est lavé les mains avec de la neige, ça lui a donné le temps de réfléchir. Il a déclenché sa torche, s'est courbé et a regardé un peu ce qui se passait là-dessous. Il a baladé le faisceau lumineux ici et là sans rien voir de particulier, à part de la suie et des traces verdâtres sur les pneus arrière – certainement de la peinture sur la piste au décollage.

Corey s'est remis au volant et a manœuvré de façon à ce que le capot soit juste sous le bord d'attaque de l'aile du Sabre. Il a mis un pied sur le treuil fixé à l'avant de la Willys et s'est hissé sur l'aile en s'aidant du capot de la jeep. Il s'est redressé et a inspecté le chasseur vedette de l'USAF à la lumière de la torche. Ce fichu zinc était maculé de suie.

Corey a marché avec précaution jusqu'au cockpit, impossible de voir à travers le verre fumé comme un jambon. Corey a tiré sans y croire sur la verrière qui a coulissé : pas de pilote, pas un poil, rien. Juste de la suie. Ce putain de Sabre avait atterri sans pilote et

c'était tombé sur lui, Nick Corey. Il a longuement inspecté le cockpit avec le faisceau lumineux de la torche, s'arrêtant sur un appareillage apparemment ajouté aux instruments de bord. Du doigt, il a ramassé un peu de suie sur le siège et l'a reniflée comme un chien l'aurait fait avant de la goûter. Il a soupiré. Il faisait une tournée de nuit tous les huit jours et il avait fallu que ça tombe aujourd'hui.

Il a éteint la torche et a sauté à terre. Il a craché pour se débarrasser de ce goût de suie. Il lui a semblé qu'il passait sur un détail – impossible de savoir quoi. Il n'avait pas le temps de réfléchir des heures. Il est monté dans la jeep et a pris le micro :

— Jessie ?

— Shérif ? Un Martien ?

— Je crois que c'est pire, Jessie, vous pouvez joindre l'USAF ? Priorité absolue, ce genre de classification de l'appel.

— Carrément ? Vous auriez mis le nez là où il faut pas ?

— On dirait, Jessie.

Corey s'est laissé aller en arrière – il a senti tous ses os. Les ingénieurs qui avaient pondu ce joujou pensaient au débarquement, pas au tourisme. Corey a tenté d'attraper la queue du temps pour partir avec lui ailleurs, fuir... Il n'a pas insisté, le temps se dérobaît, lui laissant dans les mains non pas sa queue, mais ce *rien* qui obsédait Corey. Il se sentait pétrifié comme s'il avait plongé le doigt dans une des fontaines magiques des vieilles histoires que lui lisait sa maman. Il était là pour quoi ? Il vivait pour quoi ? Pour conduire une longue et magnifique enquête sur

l'existence? Et puis mourir en se persuadant qu'il avait fait un beau chemin?

Il a tourné la tête et a vu le puma blanc, à cinq mètres. Le fauve semblait le regarder, Corey en avait entendu parler. Il pensait que c'était une blague, une hallucination due à l'altitude. En fait le puma était effrayant, comme s'il mentait sur ses origines, un peu comme lui, Nick Corey. Le puma blanc a fini par s'écarter sans le lâcher des yeux, puis il s'en est allé, sans bruit, si blanc qu'il était impossible de le distinguer de la nuit.

Branle-bas de combat

27 septembre 1954

Des Sikorsky comme deux insectes géants l'ont réveillé. Ils fouillaient la nuit avec leurs projecteurs aveuglants. Corey a consulté sa montre – il leur avait fallu juste un peu plus de deux heures. Ils avaient fait vite, ils étaient à cran donc. Le Sabre sans pilote, ce n'était pas prévu. Pas dans les manuels. Il est sorti de la jeep et a observé les hélicoptères s'approcher du sol, balayant la neige avec leurs pales. Des silhouettes ont jailli des carlingues, têtes baissées pour éviter de se faire décapiter. Les seconds couteaux rappliquaient avec leurs chiens de garde. Les huiles ça serait plus tard. Corey s'est baissé et a tracé une ligne dans la neige avec l'index. Ils l'ont rejoint. Ils étaient neuf et se sont arrêtés à quelques mètres comme s'il était en quarantaine.

— C'est vous? a aboyé l'un d'eux.

Gradé, borné, aux ordres.

— On dirait.

Corey avait la voix enrouée, traînante, l'accent des ploucs qui forniquaient en famille. Les gens se faisaient une idée sur lui qui n'était pas la bonne – ils prenaient la piste du mauvais pied. C'était la vaste

question des traces qu'on laissait volontairement ou pas, des clefs au contact, une vague odeur de parfum. Dans le lointain, il a entendu des rumeurs, d'autres hélicoptères. On n'allait pas tarder à se marcher sur les pieds par ici.

— Qui vous a permis de monter sur l'aile de cet avion ? a dit le chien de garde en s'approchant. Vous avez agi sans aucune autorisation.

Corey a montré son étoile.

— Ça concerne la défense nationale, a dit le type, votre étoile vous pouvez vous la carrer...

— Le code de la route, l'a interrompu Corey. Ça concerne le code de la route... Véhicule qui circule sans lumière et sans conducteur.

— Vous vous ficherez pas longtemps de nous.

Le chien de garde a fait un pas en avant, comme s'il pouvait être menaçant.

— Vous voyez la ligne là, l'a prévenu Corey, devant vous. Il ne faut pas la franchir rapport au code de la route... Ou alors je vous embarque et vous fais inculper pour outrages, coups et blessures, blasphèmes... Le juge Schoolcraft m'a à la bonne, il picole un peu et prend sa retraite l'année prochaine.

Corey a pris une Lucky et l'a allumée en faisant un clin d'œil au chien de garde. Il fallait prendre du bon temps quand on pouvait – et pour l'accent, il se forçait un peu. La vie était marrante. Mais on pouvait se faire saigner dans son lit, à côté de celui qu'on aimait, de celle qu'on avait regardée tous les jours comme un miracle à portée d'un homme ordinaire.

Le geai bleu

Il a entendu la grive solitaire qui chantait dans le silence – c’était si beau, si calme après l’horreur. Les Japonais avaient trinqué, des dizaines étaient éparpillés. On leur faisait les poches pour transmettre les informations aux types du renseignement. Corey a retourné un corps, l’homme vivait. Il pleurait et a dit quelques mots en japonais – la grive solitaire s’est tue. L’homme est mort en lâchant une photo qu’il tenait. Corey s’en était emparé. La photo d’un couple qui souriait, le mort et une jeune femme. Corey a songé à ses parents – il a remis la photo dans le poing de l’homme.

Corey s’est éveillé en voyant tout en noir et blanc, comme dans le rêve, ça lui arrivait. Tant de choses arrivaient aux hommes et aux femmes et puis un pasteur lisait un passage de la Bible et c’était terminé. Il savait qu’il aurait mal à la tête et verrait des formes géométriques et lumineuses, très colorées. Il était crevé, n’avait pas dormi plus de trois heures. Il a fermé les yeux pour attendre que ça passe. À la place des pentagones et heptagones roses ou jaunes

habituels, il a vu l'Hudson, senti le parfum. Il s'est redressé en sursaut, asphyxié. Il a réussi à se calmer, à respirer profondément. Derrière les vitres sales, de rares nuages vaporeux défilaient au-dessus des façades de l'hôtel et de la banque coincés sous le ciel. Il faudrait qu'il installe des rideaux, pourquoi pas un tapis ?

La chambre était nue, juste le lit, la commode en pin et le bois empilé près de la cheminée. En janvier, c'était descendu à moins trente-huit. Pour le lit deux places, il s'était décidé à l'acheter car il était bradé. Il y avait une place en trop, c'était sûr. En arrivant, il avait mis un coup de blanc sur tous les murs, l'appartement était petit. La plupart des autres shérifs avaient habité une baraque mise à leur disposition à la sortie du bled. Corey, lui, n'avait pas de famille et appréciait de pouvoir veiller dans son bureau, de monter quand il sentait que le sommeil venait enfin. Personne ne disait aux enfants que la vie était sans pitié et qu'ils s'en sortiraient forcément mal. Tout le monde mentait, ça tenait comme ça, sur le mensonge – pas sur la foi.

Les gants chirurgicaux roses étaient posés sur le rebord de l'évier de la cuisine, c'était banal. Sa mère les posait toujours ainsi, soigneusement. Elle disait que l'ordre et l'habitude étaient le berceau de l'entreprise humaine. Corey avait compris qu'elle portait des gants pour ne pas toucher ce qui était sale... Ou peut-être qu'elle ne le supportait pas ? Le Mississippi coulerait toujours, c'était comme ça.

Corey a bu son café en regardant la cour par la fenêtre de la cuisine. À force de la regarder, il lui semblait qu'elle prenait une place prépondérante dans sa vie. Sous le hangar bancal au toit en tôle ondulée, la vieille Chevrolet au milieu du bois coupé ne démarrait plus. Le balai posé contre le mur n'avait pas bougé depuis trois ans. Au loin, les montagnes étaient là comme un trompe-l'œil dans une pièce de théâtre. Il regardait la cour et se laissait posséder par la fatigue, l'amertume, le sentiment d'absurdité que vivre faisait éprouver à force de respirer. Il avait l'habitude, il fallait croire au quotidien, à sa force inepte et saine. Se laisser porter par l'enchaînement des actions les plus simples et ainsi la vie s'écoulait raisonnablement.

Il faudrait qu'il achète du beurre, des côtes de porc, du café, des cigarettes. Il s'est souvenu du puma blanc, de son regard. Il était content de l'avoir vu et déçu de ne pas en avoir plus profité, de n'avoir su tirer de cette rencontre qu'un souvenir. Il éprouvait la même sensation qu'il ressentait après avoir bu une canette de bière, une frustration qui le poussait le plus souvent à s'en faire une autre.

Le geai bleu est venu sur le rebord de la fenêtre – il a fait sa toilette et Corey n'a plus bougé. C'était important, cela évoquait ou appelait la pudeur, le respect, la joie. C'était un petit instant d'une intensité banale et merveilleuse – c'était le temps du geai bleu, son chapitre. Corey était vraiment content quand il partageait cette minute avec l'oiseau qui s'est envolé pour se poser sur le manche du balai – il avait ramené la vie sur scène.

Corey s'est souvenu de l'impression qu'il avait eue avant de rejoindre Jessie et de lui dire de rameuter les huiles de l'USAF, ce sentiment de passer à côté... À côté de quoi? Pas plus que la veille il n'a su répondre à cette interrogation. La vie d'enquêteur était faite de ce genre de désillusion, la vie de saint inévitablement aussi.

Il s'est servi un autre café, a traversé le salon vide et a descendu l'escalier intérieur. Il est passé devant les deux cellules. Ça sentait la poussière et il aurait fallu donner un coup de propre. Miss Frost disait qu'elle n'avait pas le temps et que si un bonhomme se retrouvait là, c'était qu'il l'avait bien cherché.

Corey a poussé la porte et s'est assis derrière le bureau, tournant le dos au râtelier où trois fusils à pompe étaient rangés en cas d'émeute, des Winchester Riot. Ils devaient être là depuis la construction du poste de police. Ils n'avaient pas servi et ne serviraient sûrement pas. Corey se sentait bien ici. Chaque shérif depuis 1910 avait laissé un souvenir, des crânes d'ours, de pumas, celui d'un bonhomme perdu sans collier, une horloge de parquet, un globe terrestre, une collection de pipes, des livres, un baromètre-thermomètre... Et d'autres curiosités comme les trois chevaux de bois du lustre. Un bric-à-brac de brocanteur exposé dans une pièce tout en longueur, avec au bout, en face de la porte d'entrée, un cagibi comme trois cages à lapins – le standard téléphonique dedans. Un standard en bois des années vingt, ça ne rimait à rien, car il n'y avait qu'une ligne et le standardiste s'installait le plus souvent derrière le bureau de Corey.

Corey a allumé une Lucky, son but était de la faire durer, de retarder le moment où il décrocherait le téléphone. Au fond, il avait de la chance de se retrouver à Panguitch. Ce n'était pas impossible qu'il y reste jusqu'à la retraite et même qu'il y meure, à condition d'être réélu périodiquement. Ce qui n'était pas difficile. On ne se battait pas pour être le shérif d'un bled paumé à plus de deux mille mètres d'altitude. D'un tiroir, il a sorti un Leica et son flash, une pellicule neuve au cas où. L'appareil photo appartenait au comté. Corey ne s'en était pas servi officiellement, ça serait une première.

Les vitres aux stores à demi baissés se sont mises à trembler, ainsi que toute la baraque. Il s'est levé et est allé voir ça.

Les cornes des cocus

Il a ouvert la porte, le vent froid est entré dans un tourbillon de neige qui a poudré le parquet en grosses planches de pin blanchi par la javel. Un motard de la police militaire était arrêté sur sa Harley, en plein milieu de Main Street, tourné vers un convoi qui rappliquait à petite allure sur la route en terre. Tous les commerçants étaient sortis, ils n'avaient jamais vu ça. Le premier engin se rapprochait, c'était un mastodonte. Un Ward LaFrance qui trimballait sur sa remorque un Caterpillar de la taille d'une locomotive, apparemment deux autres suivaient. Ils avaient dans l'idée de raboter le plateau ?

Corey a passé son blouson en cuir et s'est approché du motard qui avait levé le bras, stoppant tout le convoi pour des raisons inconnues. Corey a tiré une longue bouffée et a exhalé la fumée qui a flotté autour du motard.

— Fait pas si froid que ça, a-t-il déclaré. C'est bien pour le bain.

— Ouais, a marmonné le motard.

Il a regardé Corey.

— Ouais? a-t-il répété.

— Rapport au pont, à une cigarette d'ici.

— Ah la bonne blague! Si vous aviez pas vos yeux dans vos poches, pardon de vous le dire, vous verriez qu'on vient avec.

Il a montré le convoi du pouce.

— On n'a pas que des parasols et des chaises longues.

Corey a regardé le convoi et a hoché la tête.

— Ah oui je vois... Après les bulldozers... Sacré pont que ce pont-là... Entre nous, pourquoi il est pas en premier... Parce que là-bas, arrivé à la rivière, c'est compliqué de manœuvrer... Mais ce que je dis...

Il a tiré une bouffée et a jeté son mégot qu'il a écrasé avec sa botte.

— M'en parlez pas, a dit le motard ulcéré, le fils de pute qui a fait ça...

Il a soupiré... Corey s'est baissé et a ramassé son mégot.

— Voilà c'est comme ça, a-t-il dit, c'est comme ça.

— Ouais, ouais, c'est comme ça, a répété le motard qui avait l'air de vouloir pondre un œuf.

— Allez, bonne continuation, a dit Corey.

Il a fait mine de rejoindre son bureau. Le motard s'est décidé même si ça lui faisait mal au ventre de dévoiler son ignorance :

— Entre nous, pourquoi que vous ramassez votre mégot? C'est municipal?

— Le mégot? Ah ramasser le mégot, ah... C'est pour le ramasser, voyez, comme ça quoi, juste pour le ramasser, vous comprenez bien...

Ils se sont regardés... Le motard a acquiescé.

— Ouais, a-t-il susurré, juste pour le ramasser...

Je suis quand même un sacré abruti de pas y avoir pensé, shérif.

Il s'est marré et a démarré. Corey s'est planté sur le trottoir, devant son bureau, et a regardé passer le convoi qui faisait son mile de long. Il aurait fallu un masque à gaz pour les gaz d'échappement. Ils n'avaient pas oublié les bidasses pour fermer le ban – manquait quelques tanks au cas où les Navajos auraient déterré la hache de guerre. Corey a jeté son mégot dans le bidon d'essence de cinq litres qu'il avait converti en cendrier.

Il a fermé la porte de son bureau et a traversé la chaussée que le convoi n'avait pas creusée parce que la terre était dure comme de la pierre. Ici et là il y avait des flaques d'huile – l'armée s'en fichait bien et pas que l'armée. Dans ce pays, le sol, l'air et l'eau on s'en tamponnait. C'était comme les cornes des cocus, normal et invisible.

Frank Balling

Le sabre, les Martiens, une peau d'Indien

Corey a essuyé les semelles de ses bottes sur le paillasson. Il a poussé la porte vitrée, s'est décoiffé et assis dans un des deux fauteuils. Il appréciait la quiétude du salon de coiffure, ses odeurs. Le poêle était allumé et pour un peu Corey se serait endormi. Frank Balling a plié son journal et s'est levé. Il a équipé Corey d'une blouse et a entouré son cou de papier, puis il a passé la lame d'un de ses rasoirs sur le cuir hérité de son père. Il était petit et n'avait pas besoin de raquette pour jouer au ping-pong, il avait des mains énormes. C'était curieux un bonhomme. Il y avait fatalement un truc qui clochait, ce n'était pas pareil avec les femmes... Elles échappaient au sens commun.

— Si vous me permettez, shérif, a déclaré Frank Balling, je ne vois pas pourquoi vous vous obstinez à vous faire raser alors que vous n'avez pas de barbe.

— Ça viendra, à force.

Frank Balling a saisi une serviette chaude, l'a posée sur le visage de Corey.

— Vous avez vu ce que j'ai vu ? a-t-il dit. Sacré défilé...

Il a enlevé la serviette chaude et a enduit le visage de Corey de mousse.

— Et maintenant ils comptent faire quoi de ce débarquement, de ces engins? a-t-il poursuivi. Ils veulent quoi? Goudronner avant que les Martiens débarquent?

Il a commencé à raser Corey.

— Un Sabre? a-t-il grommelé.

— C'est ça.

— Et pas de pilote?

— Pas l'ombre.

— Il a dû prendre une sacrée cuite et s'est éjecté sans le vouloir.

Corey ne se fatiguait pas à savoir comment Frank Balling et inévitablement tous les habitants de Pangutch avaient appris ça. Ici tout se savait et il ne fallait pas l'oublier.

— Ou bien, a repris le coiffeur, c'est cette soucoupe qui l'a avalé? Avec une pompe nucléaire, on sait pas trop avec eux...

— Comme vous le dites.

— Lars Andersson l'a vue... Vous voulez que je vous dise... Ils vont pas tarder... Qu'est-ce que vous en pensez, shérif?

— Comme vous, m'sieu Balling, absolument comme vous.

Frank Balling a acquiescé.

— Vous savez ce qu'on dit sur le puma blanc?

Corey s'est empêché de réagir.

— Savez que je suis nouveau dans la région, m'sieu Balling.

— Frank... On dit que quand on l'a vu, on sait qu'avant une semaine quelqu'un se fera manger... Je

me figure bien que ça soit pareil avec cette histoire de Martiens... Vous voyez ce que je veux dire?

— Je vois, oui... Je vois.

— Sont pas en peine de nous déporter ou... Enfin, c'est comme ça.

Frank Balling s'est emparé d'un flacon de lotion après-rasage, s'en est versé dans les mains et a tapoté les joues de Corey avec.

— Vous avez une peau d'Indien, a dit Frank Balling, sans insulte.

— Est-il pas vrai, m'sieu Balling, que tous les enfants sont les enfants de Dieu? Quelle que soit leur peau?

— Sûr.

Frank Balling n'en a pas dit plus. Il ne partageait pas tout à fait le point de vue de Corey mais il avait un commerce. Corey a déposé un billet, l'a remercié et a quitté le salon de coiffure en mettant son chapeau.

Frank Balling s'est remis à lire son journal – le temps, lui, continuait sa route.

Des traces dans la neige

À force ici, a songé Corey, on confond le ciel et le vent. Il a reculé instinctivement pour éviter de se faire écraser par Gladys Burnett au volant de son Oldsmobile. Elle était très maladroite au volant, un peu aveugle. D'un autre côté, elle faisait de bons gâteaux et était serviable. Son mari, Raymond Burnett, était amputé d'une jambe, après le naufrage de sa vedette lance-torpilles en 43, près des îles Salomon. Il avait été sauvé par le patron de la vedette, le lieutenant JF Kennedy, présentement sénateur du Massachusetts – avant de voir plus loin, plus grand. Gladys Burnett a pilé et a entrouvert sa portière – Corey s'est arrêté et tourné vers elle.

— Pardon, shérif, a-t-elle dit, le buste sorti. J'ai un problème avec les pédales et je pensais à trouver monsieur Gilbert, notre pick-up est en panne... Il a refusé de démarrer et pourtant la batterie est neuve...

Corey a soulevé son chapeau.

— Mes respects, m'dame Burnett. Bien content de vous voir.

Comme elle ne refermait pas sa portière, il s'est approché. Elle était timide et n'a pas osé le regarder.

— Je peux vous parler d'un détail insignifiant ?

— Allez-y, m'dame.

— C'est que ça a l'air ridicule...

— Pas du tout, m'dame... Je vous écoute.

— J'ai vu des traces près des écuries...

— Oui, m'dame ? Des traces ?

— Sur la piste qui file dans la forêt... Un homme...
 On est un peu loin de tout et jamais personne ne passe...

— Vous avez bien raison, m'dame, de me signaler ça... Rien de volé ?

— Je ne crois pas.

— Et ces traces, vous avez idée d'où elles venaient, m'dame ?

— Du sud.

— Comme du vieux cimetière là-bas sous les pins ?

— Oui... Oui, sûrement.

— Et elles allaient plutôt vers la 88 ?

— Oui, plutôt...

— Je passerai aujourd'hui, m'dame.

— Je ne voulais pas vous déranger, shérif.

— Un plaisir de vous voir, m'dame.

Il a soulevé son chapeau.

— Pardon, shérif... J'ai été obligée de faire un long détour, les militaires bloquent la route... C'est vrai cette histoire ?

— Vrai, m'dame.

— Vous pensez que c'est les communistes, shérif ?
 Qui seraient...

— Qui sait.

Gladys Burnett a poussé un petit cri.

— Les traces ça ne serait pas lui qui se serait éjecté ?
 Avec la complicité...

- Des Martiens ?
- Oui, shérif, c'est ce que je pensais.
- Je vais vérifier ça, m'dame.
- Merci, shérif, merci.

Elle n'était pas sottre, l'Amérique était la proie d'une puissante hantise, elle vivait son Moyen Âge. À force de trop de néons et de lumières, les gens voyaient des ténèbres insondables dans leurs verres de lait.

Après avoir salué Gladys Burnett, Corey a traversé la chaussée vers son bureau. Il fallait savoir que pour pas mal de gens du cru, les Martiens portaient le chapeau avec les cocos. Ils travaillaient ensemble, d'une certaine façon. Les petits hommes verts n'étaient pas considérés comme à proprement parler rouges mais ils représentaient une menace pour le pays, c'était sûr. Corey n'aurait conseillé à personne de se déguiser en Martien pour Halloween, même en plein jour. Le .44 Magnum était une munition couramment utilisée dans le coin et ce qui était bon pour un éléphant devait l'être pour un Martien.

Les citoyens de Panguitch n'avaient pas la bombe, les militaires, eux, si. Nombre d'entre eux pensaient que les soucoupes étaient soviétiques, que c'était une arme secrète et que lorsqu'elle serait opérationnelle, les cocos attaqueraient et donc qu'il fallait planter avant un très gros champignon sur Moscou. Le sénateur McCarthy n'avait pas encore sauté sur l'occasion. Il pouvait le faire, se servir de la peur verte pour mener à bien sa croisade contre les rouges et les homosexuels. Heureusement qu'il perdait de son pouvoir depuis la diffusion du documentaire de Murrow

à la télé. On voyait le sénateur sous son vrai jour d'alcoolique paranoïaque, accuser tout le monde de trahison, sauf son chien, mais il ne devait pas en avoir.

Un C-47 est passé à moyenne altitude, prêt à larguer son chargement. Ils avaient décidé que l'aéroport de Cedar City était trop éloigné. Ils n'allaient pas barguigner. À tous les coups, ils allaient construire une piste. Et à ce train, il y aurait bientôt un McDonald's avec ses hamburgers vraiment bons à pas plus de quinze cents.

Corey s'est essuyé les pieds sur le paillason à l'entrée de son bureau en se demandant combien de temps il passait à faire ça. Mises bout à bout toutes ces actions auxquelles on ne prêtait pas attention, qu'on faisait en pensant à autre chose, vidaient le sablier. On se retrouvait un jour à regretter de ne pas avoir accordé assez d'attention au chant des oiseaux, aux parfums de l'été près de la grotte de L'homme mort, là-bas dans la forêt de Dixie.

Ed Wolf & Jack White

Diverses hypothèses

Ed Wolf était assis derrière le bureau de Corey et raccrochait le téléphone. Il avait son habituelle veste de velours décoloré, sa visière de poker sur le front qui renvoyait un reflet verdâtre sur son nez acéré et ses lunettes de vue aux verres épais. Il assurait le standard téléphonique la journée contre un petit pécule – il aimait écrire et lire et était payé pour le faire.

— Trois appels depuis que je suis là, a-t-il dit, les Martiens, le Sabre.

Il a baissé les yeux sur le livre qu'il lisait, la main levée, prêt à écrire avec son crayon. Corey a accroché son chapeau à une patère et a saisi la cafetière posée sur le poêle qu'Ed Wolf avait allumé. Il faisait le meilleur café de Panguitch et de ses environs, sucré avec un goût de vanille. Ça valait le coup d'en profiter. Corey s'est assis dans un des deux fauteuils à bascule en bois qu'il a tiré près du poêle. Il a humé sa tasse de café et a frissonné en pensant à l'Hudson.

Ed Wolf écrivait dans un de ses petits calepins, il prenait des notes. C'était un individu qui vivait du papier, une sorte d'insecte. Il avait décidé d'écrire une

histoire des États-Unis – il savait qu’il ne la terminerait pas, ça ne le dérangeait pas. Il avait hérité d’une maison sur Main Street et vivait là depuis un peu plus de deux ans. Il disait avoir travaillé au cadastre d’Olympia. Pourquoi vérifier ? Il aurait pu aussi bien pêcher des poissons-chats dans le Mississippi ou beurrer des tartines au Waldorf Astoria. C’était son passé, son histoire. Et puis de toute façon les lettres anonymes, elles, trouvaient leurs destinataires. Corey appréciait Ed Wolf. Ils se parlaient peu, c’était reposant.

On a frappé, ce qui était incongru ici à Panguitch. Un bonhomme avec une cravate, un loden comme à New York, est entré en soulevant son fichu chapeau de luxe. Sans lever les yeux de ce qu’il écrivait, Ed Wolf a hoché la tête en guise de salutation, comme Corey qui en voulait à l’intrus de l’empêcher de savourer son café.

— Une voiture volée, a dit l’homme en guise de bonjour. C’est mon hypothèse.

L’accent de la banque Morgan pour un travail de va-nu-pieds. La preuve : il était dans ce trou du cul du monde à essayer de tirer les vers du nez au shérif Nick Corey qui ne croyait plus en Dieu mais au Diable.

— Tiens ça, a répondu Corey en indiquant d’un geste l’autre fauteuil à bascule.

Ed Wolf a montré le sucrier et les tasses en wedgwood destinées aux visiteurs et posées sur un plateau. Au centre d’une table que tenait au bout de ses bras un singe empaillé – d’une race inconnue à Corey qui se demandait d’où venait cette saloperie. Le visiteur a pris une tasse et l’a emplie de café, s’est assis. Corey a allumé une Lucky. Le visiteur était penché

sur sa tasse comme s'il guettait des augures. Un sacré cinéma. Il avait son jeu en main et attendait le bon moment pour sortir ses as, ses jokers, sa quinte flush royale.

— Je vous ai mis tout ça sur une fiche, a-t-il déclaré.

— C'est bien aimable.

— Emmett Dunn... Un représentant qui habite El Paso et qui faisait une tournée... Il ne donne plus signe de vie depuis cinq jours. Habituellement, il téléphone tous les soirs à sa femme... Rarement bu un aussi bon café.

— Bien jolies chaussures que vous avez, a dit Corey, ça m'en bouche un coin de voir du cuir comme ça.

— Merci... Il faudra que je songe à changer de vêtements.

Le téléphone a sonné, Ed Wolf a décroché en disant : « Bureau du shérif, Ed Wolf à l'appareil. » Il parlait du nez et ne se fatiguait pas à être compréhensible, lui, c'était le papier, pas la scène. Il a raccroché en disant : « Je lui dirai, m'dame, pas de problème. » Il s'est emparé d'un registre.

— La veuve Alexander, a-t-il marmonné en écrivant sur le registre, pour le Sabre... Elle s'inquiète que le pilote soit fou et rôde prêt à tout.

— On peut supposer qu'il est mort ou qu'il fugue en faisant du stop, a repris le visiteur.

— Il a pu sauter en parachute, a dit Corey, après s'être immolé.

Le visiteur a souri.

— Impossible, le cockpit n'a pas brûlé, ni l'avion.

— Un poulet rôti au four ne brûle pas le four, a ajouté Corey.

Le visiteur a hoché la tête, séduit par cette hypothèse.

— Vous les avez goûtées les cendres ? a dit Corey.

— Non.

— Ça pourrait bien être celles d'un bonhomme très cuit.

Corey a étiré le bras et pris un cendrier posé sur une étagère à côté d'un tonneau en bois d'un gallon, de six petits verres à dégustation et de la photographie du shérif W. Burton et de sa chienne, Hilary.

— Vous diriez un certain goût d'homme, a susurré le visiteur.

Corey a haussé les épaules et a écrasé son mégot dans le cendrier.

— Faudrait demander à un cannibale, a-t-il répondu, il y en a peut-être au FBI ?

Le visiteur s'est levé et a montré une plaque du FBI au revers de son loden.

— Je l'ai mise là parce qu'on ne peut pas faire deux mètres par là-bas sans qu'on vous demande votre date de naissance... Agent spécial Jack White.

Il a tendu la main à Corey qui l'a serrée.

— Jack White, a-t-il dit, c'est pas banal comme nom.

White lui a proposé une carte de visite qu'il a prise et parcourue des yeux.

— ... Détaché auprès du président des États-Unis, a-t-il lu.

Il a levé les yeux vers White.

— Sacrée carte de visite... Je peux la garder ?

D'un geste, White l'a encouragé à le faire et a regardé Ed Wolf, occupé à prendre des notes en vue de son œuvre posthume.

— Je vous y ramène, agent spécial White, a proposé Corey qui avait compris la demande.

White a acquiescé.

— Je veux bien, shérif... Bonne journée, monsieur Wolf, et merci pour le café.

Ed Wolf a levé la tête et l'a regardé, songeur, voire inquiet... Comment savait-il son nom ? Corey a pris le Leica, son chapeau et son baudrier avec son arme.

Norma McCoy

Le port du pistolet-mitrailleur, généralités et habitudes

Dehors une jeep capotée attendait avec un bidasse au volant. Jack White l'a rejoint et lui a parlé. Corey a manqué lui dire de ne pas porter son pistolet-mitrailleur Thompson en sautoir sur le ventre, parce qu'il pourrait bien le regretter. Mais si on disait tout, on n'arrêterait plus de parler. Corey a salué Norma McCoy qui lui a souri. Un sourire à renverser un bonhomme et elle n'avait pas que ça comme arme, oh que non. Qu'est-ce qu'elle fichait là à attendre personne ?

Un T-6 de reconnaissance de l'armée a fait du rase-mottes au-dessus de Panguitch, cherchant le pilote du Sabre dans les poubelles et les cheminées. Des chiens lui ont couru après en aboyant. Corey et White ont marché sur le trottoir sans parler, sont passés devant l'épicerie générale Watson et fils et le café Prince. Ils ont contourné les bâtiments qui donnaient sur un terrain vague, des bâtisses plus ou moins décrépites, et sont revenus vers l'arrière du bureau du shérif, la cour et le garage attribué à Corey. Il était ouvert. Corey ne fermait les portes que lorsque ça passait en dessous de zéro.

Le garage était vaste et abritait, en plus de l'outillage habituel et de la Willys, une Harley Panhead noire. Corey l'avait troquée contre sa Chevy Fleetline avec laquelle il était arrivé et trois, quatre billets. Comme dans le transport de l'électricité, il y avait une déperdition d'énergie dans le commerce. C'était toujours le compteur de l'acheteur qui tournait. Le garagiste de Cedar City qui lui avait cédé la Harley était venu rapporter les billets à Corey lorsqu'il avait appris qu'il était le shérif du comté de Garfield. Ils lui brûlaient les doigts comme s'il avait entendu le père de Corey qui disait que dans chaque billet, il y avait un peu du sang des pauvres, un peu de la sueur des travailleurs. Corey n'avait pas accepté les billets et rassuré le garagiste, lui disant que la Harley était la meilleure affaire de sa vie. Ce qui n'était ni vrai ni faux, car il attendait la bonne affaire. Il l'imaginait comme une sorte de rédemption qui lui ferait découvrir le bonheur, par exemple. « On ne peut espérer qu'en Dieu », disait le père de Corey. Plus ça allait, plus Corey se disait que son père avait raison – il fallait croire en Dieu, pas au Diable... Comment faire?

Corey a posé son baudrier et son arme sur la banquette arrière et les a dissimulés sous son chapeau, le Leica à côté. Il s'est mis au volant et Jack White s'est assis à côté de lui. Le moteur s'est fait tirer un peu l'oreille. Il faudrait acheter une batterie avant l'hiver, changer les bougies. Les chaînes et la pelle étaient en permanence à bord, avec une trousse d'urgence pour les premiers soins, des couvertures et un pistolet lanceur de fusées de détresse au cas où.

— Si ça ne vous dérange pas, a dit Jack White, faisons signe à mon chauffeur.

C'était banal et pourtant... Corey sentait... Il ne savait pas ce qu'il sentait justement. Il était sur ses gardes – ça venait de lui, de cette part obscure qu'il avait cadenassée, ne voulait pas connaître.

Le crotale

Les Nord-Américains

— Ça fait quoi de vivre là ? a demandé Jack White.

Corey a ralenti devant la station Texaco, a salué James Gilbert, le patron, et a montré de l'autre côté de la chaussée les fauteuils en ciment et bois plantés devant le Lazy Rooster.

— Cet été, un matin, il y avait un ours assis là... Pas un coq comme c'est marqué sur la devanture... Il a fallu que je tape dans mes mains pour qu'il lève son gros cul.

Ils sont sortis du bled en passant devant l'ancienne prison. Une cahute en bois que le conseil municipal avait décidé de garder en l'honneur du bon vieux temps où on pendait les hommes au lieu de les griller à l'électricité. Lee William, l'ancien propriétaire de la station Texaco, avait pendu deux bonshommes. Il le racontait à qui voulait l'entendre. À le voir comme ça, on pouvait penser qu'il était normal. Corey avait vu beaucoup de morts et de pauvres gars en train de mourir. Il avait tué, y compris avec ses mains. Tuer son prochain, ce n'était pas normal. Il n'oublierait pas. Il se souviendrait jusqu'à sa dernière cigarette

du premier homme qu'il avait vu brûler au napalm, de ses cris. Ils étaient tous des criminels de guerre.

Il ne fallait pas croire que Corey était un bon gars simple et gentil. Des blagues. Il pensait qu'il était un sacré fumier – et on ne se refait pas.

Il a craboté le pont avant de la Willys pour avoir les quatre roues motrices. Il a obliqué vers la droite et s'est engagé sur une piste qui grimpaît et s'enfonçait dans la forêt de Dixie. C'était un tape-cul. Mais ils évitaient le convoi, l'installation du pont qui prendrait un bon bout de temps. Le chauffeur de Jack White suivait comme il pouvait. Corey aurait voulu marcher, courir, pour sentir toutes les odeurs. Profiter de la vie de la nature qui était bien différente de celle des hommes. Personne ne parlait de la vie de la nature, c'était un sujet inconnu des Blancs. Les Blancs étaient des prédateurs sans conscience – les nazis étaient blancs. Lui-même Corey était blanc. Les Blancs ne pouvaient pas vivre dans la nature, avec elle. Les Blancs ne pouvaient que se propager, asservir, produire.

Corey aurait aimé avoir la liberté, le courage de tout plaquer et de vivre avec la nature, à son rythme. Cependant, il avait sa place dans la machine de production blanche qu'on ne pouvait pas quitter si facilement. Et puis, il avait un but. Il ne savait pas si c'était un but de Blanc.

Il a stoppé et mis le frein à main. Il est sorti et a rejoint le bidasse. Il avait des soucis, à l'arrêt trente

mètres en arrière. Il avait sauté trop haut et tapé trop fort à l'atterrissage. Sa jeep faisait la gueule accroupie sur une fesse. Lui n'avait pas l'air en forme, assis, les jambes sorties, flasques comme du gras de jambon.

— Qu'est-ce qu'il y a mon gars ? a dit Corey.

Le bidasse était blême et a montré la crosse de la mitraillette qu'il portait encore en sautoir.

— C'est des trucs qui arrivent, a dit Corey. Dans le temps, on conseillait un verre de lait ou un cataplasme de sauge... Faut juste avoir ça sous la main.

Il a jeté un regard sur la grande pierre plate exposée au soleil et est allé voir un peu ce qui se passait à l'arrière. Les lames de suspension avaient cassé à gauche. Satané bidasse que ce bidasse. Il avait l'air d'aller un peu mieux et s'est levé tandis que White se pointait et le regardait.

— Besoin d'aide, soldat ? a dit White.

— Ça va aller, m'sieu, a répondu le bidasse d'une voix pas pétillante de santé.

— Comme tu as la radio, a dit Corey, appelle une dépanneuse.

Il a montré la grande pierre plate et le crotale d'un bon mètre qui s'en allait. C'était marrant, personne n'aimait vraiment les crotales, pas plus les chevaux que les bidasses. Celui-là a reculé, la pomme d'Adam en berne, les mains serrées sur son piano de Chicago.

— Il a pris son bain de soleil, a dit Corey en regardant tour à tour le crotale et le bidasse. Il a eu trop froid cette nuit, et présentement, il va dans le trou sous le genévrier, tu vois ? C'est un repaire de crotales, ils passent l'hiver là... Tu risques d'en voir passer plus d'un... Allez, au revoir, mon gars.

Corey a tourné le dos au bidasse qui n'était pas à

la fête – devait s’imaginer un défilé de serpents à sonnette pleins de venin, prêts à lui mordre les couilles. Corey s’est installé au volant et a démarré en songeant au bonheur. Ç’avait l’air possible, presque normal, et tant de gens disaient le connaître ou l’avoir connu.

— Je suis arrivé à cinq heures trente-huit ce matin, a dit Jack White rompant le silence. Ils avaient déjà parachuté plus de deux cents hommes, des chiens, un groupe électrogène, des préfabriqués, un standard téléphonique, des jeeps... Ça n’arrêtait pas, un avion toutes les cinq minutes et les hélicoptères, sans cesse. À six heures vingt-trois, ils avaient repéré l’Hudson, cinq minutes plus tard j’étais sur place avec un photographe, je vous ferai parvenir les photos. À sept heures, j’étais installé dans un préfabriqué et je téléphonais pour avoir des renseignements sur l’Hudson. Il y avait déjà cinq opérateurs, une carte lumineuse, un mort, un blessé. Ce soir, il y aura plus de deux mille hommes. Ils commenceront à faire une piste d’atterrissage de campagne. Les bulldozers avanceront de front, éclairant la nuit avec leurs projecteurs et dans le campement, un juke-box passera des disques : *Little Things Mean a Lot*, *Secret Love* ou *Cross Over the Bridge*...

Jack White s’est tu. Il avait dit à haute voix une partie de ce que pensait Corey : les Nord-Américains avaient un besoin pathologique de s’étendre, de construire. Ils ne pouvaient pas s’empêcher de produire en masse. La civilisation nord-américaine s’éteindrait par surplus de production, étouffée par ses frigos, ses téléviseurs.

Jack White n’avait pas parlé de la nature. Il représentait le président des États-Unis. L’homme qui avait

GRAND PRIX DE LITTÉRATURE POLICIÈRE 2019
PRIX MYSTÈRE DE LA CRITIQUE 2020

« *Le Cherokee* est un bouquin hypnotique, violent, cru, énervant et exaltant. Vous allez passer un moment magique et inoubliable. »

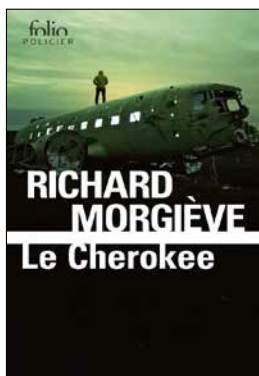
BERNARD POIRETTE, EUROPE 1

Le Cherokee

1954, USA : alors qu'il fait sa tournée de nuit à la première neige, sur les hauts plateaux désertiques du comté de Garfield, dans l'Utah, le shérif Nick Corey découvre une voiture abandonnée. Au même moment, il voit atterrir un chasseur Sabre, sans aucune lumière. Et sans pilote. C'est le branle-bas de combat. L'armée et le FBI sont sur les dents. Quant à Corey, il se retrouve confronté à son propre passé : le tueur en série qui a assassiné ses parents et gâché sa vie réapparaît. Corey se lance à sa poursuite. Mais les cauchemars ont la dent dure... Et on peut tomber amoureux d'un agent du FBI.

RICHARD MORGIÈVE

Richard Morgiève est écrivain et scénariste.



RICHARD MORGIÈVE
LE CHEROKEE

Cette édition électronique du livre
Le Cherokee de Richard Morgiève
a été réalisée le 11 septembre 2020
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072883194 - Numéro d'édition : 362635).

Code Sodis : U31125 - ISBN : 9782072883224.

Numéro d'édition : 362638.